

MADAME DE STAËL

MIRZA

ou

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

Permettez que je vous rende compte, madame, d'une anecdote de mon voyage ¹, qui peut-être aura le droit de vous intéresser. J'appris à Gorée, il y a un mois, que monsieur le gouverneur avait déterminé une famille nègre à venir demeurer à quelques lieues de là, pour y établir une habitation pareille à celle de Saint-Domingue; se flattant, sans doute, qu'un tel exemple exciterait les Africains à la culture du sucre, et qu'attirant chez eux le commerce libre de cette denrée, les Européens ne les enlèveraient plus à leur patrie, pour leur faire souffrir le joug affreux de l'esclavage. Vainement les écrivains les plus éloquents ont tenté d'obtenir cette révolution de la vertu des hommes; l'administrateur éclairé, désespérant de triompher de l'intérêt personnel, voudrait le mettre du parti de l'humanité, en ne lui faisant plus trouver son avantage à la braver; mais les nègres, imprévoyants de l'avenir pour eux-mêmes, sont plus incapables encore de porter leurs pensées sur les générations futures, et se refusent au mal présent, sans le comparer au sort qu'il pourrait leur éviter. Un seul Africain, délivré de l'esclavage par la générosité du gouverneur, s'était prêté à ses projets; prince dans son pays, quelques nègres d'un état subalterne l'avaient suivi, et cultivaient son habitation sous ses ordres. Je demandai qu'on m'y conduisît. Je marchai une partie du jour, et j'arrivai le soir près d'une maison que des Français, m'a-t-on dit, avaient aidé à bâtir, mais qui conservait encore cependant quelque chose de sauvage. Quand j'approchai, les nègres jouissaient de leur moment de délassement; ils s'amusaient à tirer de l'arc, regrettant peut-être le temps où ce plaisir était leur seule occupation. Ourika, femme de Ximéo (c'est le nom du nègre chef de l'habitation), était assise à quel-

¹ Cette anecdote est fondée sur des circonstances de la traite des nègres, rapportées par les voyageurs au Sénégal.

que distance des jeux, et regardait avec distraction sa fille âgée de deux ans, qui s'amusa à ses pieds. Mon guide avança vers elle, et lui dit que je lui demandais asile de la part du gouverneur. « C'est le gouverneur qui l'envoie ! s'écria-t-elle. Ah ! qu'il entre, qu'il soit le bienvenu ; tout ce que nous avons est à lui. » Elle vint à moi avec précipitation : sa beauté m'enchantait ; elle possédait le vrai charme de son sexe, tout ce qui peint la faiblesse et la grâce. « Où donc est Ximéo ? lui dit mon guide. — Il n'est pas revenu, répondit-elle, il fait sa promenade du soir ; quand le soleil ne sera plus sur l'horizon, quand le crépuscule même ne rappellera plus la clarté, il reviendra, et il ne fera plus nuit pour moi. » En achevant ces mots, elle soupira, s'éloigna, et quand elle se rapprocha de nous, j'aperçus des traces de pleurs sur son visage. Nous entrâmes dans la cabane ; on nous servit un repas composé de tous les fruits du pays : j'en goûtais avec plaisir, avide de sensations nouvelles. On frappe : Ourika tressaille, se lève avec précipitation, ouvre la porte de la cabane, et se jette dans les bras de Ximéo, qui l'embrasse sans paraître se douter lui-même de ce qu'il faisait, ni de ce qu'il voyait. Je vais à lui ; vous ne pouvez pas imaginer une figure plus ravissante : ses traits n'avaient aucun des défauts des hommes de sa couleur ; son regard produisait un effet que je n'ai jamais senti ; il disposait de l'âme, et la mélancolie qu'il exprimait passait dans le cœur de celui sur lequel il s'attachait ; la taille de l'Apollon du Belvédère n'est pas plus parfaite : peut-être pouvait-on le trouver trop mince pour un homme ; mais l'abattement de la douleur que tous ses mouvements annonçaient, que sa physionomie peignait, s'accordait mieux avec la délicatesse qu'avec la force. Il ne fut point surpris de nous voir ; il paraissait inaccessible à toute émotion étrangère à son idée dominante ; nous lui apprîmes quel était celui qui nous envoyait, et le but de notre voyage. « Le gouverneur, nous dit-il, a des droits sur ma reconnaissance ; dans l'état où je suis, le croirez-vous, j'ai cependant un bienfaiteur. » Il nous parla quelque temps des motifs qui l'avaient déterminé à cultiver une habitation, et j'étais étonné de son esprit, de sa facilité à s'expliquer : il s'en aperçut. « Vous êtes surpris, me dit-il, quand nous ne sommes pas au niveau des brutes, dont vous nous donnez la destinée ? — Non, lui répondis-je ; mais un Français même ne parlerait pas sa langue mieux que vous. — Ah ! vous avez raison, reprit-il ; on conserve encore quelques rayons lorsqu'on a longtemps vécu près d'un ange. » Et ses beaux yeux

se baissèrent pour ne plus rien voir au dehors de lui. Ourika répandait des larmes ; Ximéo s'en aperçut enfin. « Pardonne, s'écria-t-il en lui prenant la main, pardonne : le présent est à toi ; souffre les souvenirs. Demain, dit-il en se retournant vers moi, demain nous parcourrons ensemble mon habitation ; vous verrez si je puis me flatter qu'elle réponde aux désirs du gouverneur. Le meilleur lit va vous être préparé ; dormez tranquillement : je voudrais que vous fussiez bien ici. Les hommes infortunés par le cœur, me dit-il à voix basse, ne craignent point, désirent même le spectacle du bonheur des autres. » Je me couchai, je ne fermai pas l'œil ; j'étais pénétré de tristesse, tout ce que j'avais vu en portait l'empreinte, j'en ignorais la cause ; mais je me sentais ému comme on l'est en contemplant un tableau qui représente la mélancolie. A la pointe du jour je me levai ; je trouvai Ximéo encore plus abattu que la veille ; je lui en demandai la raison. « Ma douleur, répondit-il, fixée dans mon cœur, ne peut s'accroître ni diminuer ; mais l'uniformité de la vie la fait passer plus vite, et des événements nouveaux, quels qu'ils soient, font naître de nouvelles réflexions, qui sont toujours de nouvelles sources de larmes. » Il me fit voir avec un soin extrême toute son habitation ; je fus surpris de l'ordre qui s'y faisait remarquer ; elle rendait au moins autant qu'un pareil espace de terrain cultivé à Saint-Domingue par un même nombre d'hommes, et les nègres heureux n'étaient point accablés de travail. Je vis avec plaisir que la cruauté était inutile, qu'elle avait cela de plus. Je demandai à Ximéo qui lui avait donné des conseils sur la culture de la terre, sur la division de la journée des ouvriers. « J'en ai peu reçu, me répondit-il, mais la raison peut atteindre à ce que la raison a trouvé : puisqu'il était défendu de mourir, il fallait bien consacrer sa vie aux autres ; qu'en aurais-je fait pour moi ? J'avais horreur de l'esclavage, je ne pouvais concevoir le barbare dessein des hommes de votre couleur. Je pensais quelquefois que leur Dieu ennemi du nôtre leur avait commandé de nous faire souffrir : mais quand j'appris qu'une production de notre pays, négligée par nous, causait seule ces maux cruels aux malheureux Africains, j'acceptai l'offre qui me fut faite de leur donner l'exemple de la cultiver. Puisse un commerce libre s'établir entre les deux parties du monde ! puissent mes infortunés compatriotes renoncer à la vie sauvage, se vouer au travail pour satisfaire vos avides désirs, et contribuer à sauver quelques-uns d'entre eux de la plus horrible destinée ! puissent ceux même qui pourraient se flatter d'éviter un tel sort,

s'occuper avec un zèle égal d'en garantir à jamais leurs semblables ! » En me parlant ainsi, nous approchâmes d'une porte qui conduisait à un bois épais, dont un côté de l'habitation était bordé; je crus que Ximéo allait l'ouvrir, mais il se détourna pour l'éviter. « Pourquoi, lui dis-je, ne me montrez-vous pas.... ? — Arrêtez, s'écria-t-il, vous avez l'air sensible; pourrez-vous entendre les longs récits du malheur ? Il y a deux ans que je n'ai parlé; tout ce que je dis, ce n'est pas parler. Vous le voyez, j'ai besoin de m'épancher : vous ne devez pas être flatté de ma confiance; cependant, c'est votre bonté qui m'encourage, et me fait compter sur votre pitié. — Ah ! ne craignez rien, répondis-je, vous ne serez pas trompé. — Je suis né dans le royaume de Cayor; mon père, du sang royal, était chef de quelques tribus qui lui étaient confiées par le souverain. On m'exerça de bonne heure dans l'art de défendre mon pays, et dès mon enfance l'arc et le javelot m'étaient familiers. L'on me destina dès lors pour femme Ourika, fille de la sœur de mon père; je l'aimai dès que je pus aimer, et cette faculté se développa en moi pour elle et par elle. Sa beauté parfaite me frappa davantage quand je l'eus comparée à celle des autres femmes, et je revins par choix à mon premier penchant. Nous étions souvent en guerre contre les Jaloffes nos voisins; et comme nous avions mutuellement l'atroce coutume de vendre nos prisonniers de guerre aux Européens, une haine profonde, que la paix même ne suspendait pas, ne permettait entre nous aucune communication. Un jour, en chassant dans nos montagnes, je fus entraîné plus loin que je ne voulais; une voix de femme, remarquable par sa beauté, se fit entendre à moi. J'écoutai ce qu'elle chantait, et je ne reconnus point les paroles que les jeunes filles se plaisent à répéter. L'amour de la liberté, l'horreur de l'esclavage, étaient le sujet des nobles hymnes qui me ravirent d'admiration. J'approchai : une jeune personne se leva; frappé du contraste de son âge et du sujet de ses méditations, je cherchais dans ses traits quelque chose de surnaturel, qui m'annonçât l'inspiration qui supplée aux longues réflexions de la vieillesse; elle n'était pas belle, mais sa taille noble et régulière, ses yeux enchanteurs, sa physionomie animée, ne laissaient à l'amour même rien à désirer pour sa figure. Elle vint à moi, et me parla longtemps sans que je pusse lui répondre : enfin, je parvins à lui peindre mon étonnement; il s'accrut quand j'appris qu'elle avait composé les paroles que je venais d'entendre. « Cessez d'être surpris, me dit-elle; un Français établi au Sénégal, mécontent de

son sort et malheureux dans sa patrie, s'est retiré parmi nous; ce vieillard a daigné prendre soin de ma jeunesse, et m'a donné ce que les Européens ont de digne d'envie : les connaissances dont ils abusent, et la philosophie dont ils suivent si mal les leçons. J'ai appris la langue des Français, j'ai lu quelques-uns de leurs livres, et je m'amuse à penser seule sur ces montagnés. » A chaque mot qu'elle me disait, mon intérêt, ma curiosité redoublaient; ce n'était plus une femme, c'était un poète que je croyais entendre parler; et jamais les hommes qui se consacrent parmi nous au culte des dieux, ne m'avaient paru remplis d'un si noble enthousiasme. En la quittant, j'obtins la permission de la revoir; son souvenir me suivait partout; j'emportais plus d'admiration que d'amour, et me fiant longtemps sur cette différence, je vis Mirza (c'était le nom de cette jeune Jaloffe), sans croire offenser Ourika. Enfin, un jour je lui demandai si jamais elle avait aimé; en tremblant je faisais cette question, mais son esprit facile et son caractère ouvert lui rendaient toutes ses réponses aisées. « Non, me dit-elle : on m'a aimé quelquefois; j'ai peut-être désiré d'être sensible; je voulais connaître ce sentiment qui s'empare de toute la vie, et fait à lui seul le sort de chaque instant du jour; mais j'ai trop réfléchi, je crois, pour éprouver cette illusion; je sens tous les mouvements de mon cœur, et je vois tous ceux des autres; je n'ai pu jusqu'à ce jour ni me tromper, ni être trompée. » Ce dernier mot m'affligea. « Mirza, lui dis-je, que je vous plains ! les plaisirs de la pensée n'occupent pas tout entier; ceux du cœur seul suffisent à toutes les facultés de l'âme. » Elle m'instruisait cependant avec une bonté que rien ne lassait; en peu de temps j'appris tout ce qu'elle savait. Quand je l'interrompais par mes éloges, elle ne m'écoutait pas; dès que je cessais, elle continuait, et je voyais, par ses discours, que pendant que je la louais, c'était à moi seul qu'elle avait toujours pensé. Enfin, enivré de sa grâce, de son esprit, de ses regards, je sentis que je l'aimais, et j'osai le lui dire : quelles expressions n'employai-je pas pour faire passer dans son cœur l'exaltation que j'avais trouvée dans son esprit ! Je mourais à ses pieds de passion et de crainte. « Mirza, lui répétais-je, place-moi sur le monde en me disant que tu m'aimes, ouvre-moi le ciel pour que j'y monte avec toi. » En m'écoutant elle se troubla, et des larmes remplirent ses beaux yeux, où jusqu'alors je n'avais vu que l'expression du génie. « Ximéo, me dit-elle, demain je te répondrai; n'attends pas de moi l'art des femmes de ton pays; demain tu liras dans mon

cœur; réfléchis sur le tien. » En achevant ces mots, elle me quitta longtemps avant le coucher du soleil, signal ordinaire de sa retraite; je ne cherchai point à la retenir. L'ascendant de son caractère me soumettait à ses volontés. Depuis que je connaissais Mirza, je voyais moins Ourika; je la trompais, je prétextais des voyages, je retardais l'instant de notre union, j'éloignais l'avenir au lieu d'en décider.

« Enfin, le lendemain, que des siècles pour moi semblaient avoir séparé de la veille, j'arrive: Mirza la première s'avance vers moi; elle avait l'air abattu; soit pressentiment, soit tendresse, elle avait passé ce jour dans les larmes. « Ximéo, me dit-elle d'un son de voix doux, mais assuré, es-tu bien sûr que tu m'aimes? est-il certain que dans tes vastes contrées aucun objet n'a fixé ton cœur? » Des serments furent ma réponse. « Eh bien, je t'en crois, la nature qui nous environne est seule témoin de tes promesses; je ne sais rien sur toi que je n'aie appris de ta bouche; mon isolement, mon abandon fait toute ma sécurité. Quelle défiance, quel obstacle ai-je opposé à ta volonté? tu ne tromperais en moi que mon estime pour Ximéo, tu ne te vengerais que de mon amour; ma famille, mes amies, mes concitoyens, j'ai tout éloigné pour dépendre de toi seul; je dois être à tes yeux sacrée comme la faiblesse, l'enfance et le malheur; non, je ne puis rien craindre, non. » Je l'interrompis; j'étais à ses pieds, je croyais être vrai, la force du présent m'avait fait oublier le passé comme l'avenir; j'avais trompé, j'avais persuadé; elle me crut. Dieux! que d'expressions passionnées elle sut trouver! qu'elle était heureuse en aimant! Ah! pendant deux mois qui s'écoulèrent ainsi, tout ce qu'il y a d'amour et de bonheur fut rassemblé dans son cœur. Je jouissais, mais je me calmâis. Bizarrie de la nature humaine! j'étais si frappé du plaisir qu'elle avait à me voir, que je commençai bientôt à venir plutôt pour elle que pour moi: j'étais si certain de son accueil, que je ne tremblais plus en l'approchant. Mirza ne s'en apercevait pas; elle parlait, elle répondait, elle pleurait, elle se consolait, et son âme active agissait sur elle-même; honteux de moi-même, j'avais besoin de m'éloigner d'elle. La guerre se déclara dans une autre extrémité du royaume de Cayor, je résolus d'y courir; il fallait l'annoncer à Mirza. Ah! dans ce moment je sentis encore combien elle m'était chère; sa confiante et douce sécurité m'ôta la force de lui découvrir mon projet. Elle semblait tellement vivre de ma présence, que ma langue se glaça quand je voulus lui parler de mon départ. Je résolus de lui

écrire; cet art qu'elle m'avait appris devait servir à son malheur; vingt fois je la quittai, vingt fois je revins sur mes pas. L'infortunée en jouissait, et prenait ma pitié pour de l'amour. Enfin, je partis; je lui mandai que mon devoir me forçait à me séparer d'elle, mais que je reviendrais à ses pieds plus tendre que jamais. Quelle réponse elle me fit! Ah! langue de l'amour, quel charme tu reçois quand la pensée t'embellit! quel désespoir de mon absence! quelle passion de me revoir! Je frémis alors en songeant à quel excès son cœur savait aimer; mais mon père n'aurait jamais nommé sa fille une femme du pays des Jaloffes. Tous les obstacles s'offrirent à ma pensée quand le voile qui me les cachait fut tombé; je revis Ourika; sa beauté, ses larmes, l'empire d'un premier penchant, les instances d'une famille entière; que sais-je enfin? tout ce qui paraît insurmontable quand on ne tire plus sa force de son cœur, me rendit infidèle, et mes liens avec Ourika furent formés en présence des dieux. Cependant le temps que j'avais fixé à Mirza pour mon retour approchait; je voulus la revoir encore: j'espérais adoucir le coup que j'allais lui porter, je le croyais possible; quand on n'a plus d'amour on n'en devine plus les effets, l'on ne sait pas même s'aider de ses souvenirs. De quel sentiment je fus rempli en parcourant ces mêmes lieux témoins de mes serments et de mon bonheur! Rien n'était changé que mon cœur, et je pouvais à peine les reconnaître. Pour Mirza, dès qu'elle me vit, je crois qu'elle éprouva en un moment le bonheur qu'on goûte à peine épars dans toute sa vie, et c'est ainsi que les dieux s'acquittèrent envers elle. Ah! comment vous dirais-je par quels degrés affreux j'amenai la malheureuse Mirza à connaître l'état de mon cœur? Mes lèvres tremblantes prononcèrent le nom d'amitié. « Ton amitié! s'écria-t-elle; ton amitié, barbare! est-ce à mon âme qu'un tel sentiment doit être offert? Va, donne-moi la mort. Va, c'est là maintenant tout ce que tu peux pour moi. » L'excès de sa douleur semblait l'y conduire; elle tomba sans mouvement à mes pieds: monstre que j'étais! c'était alors qu'il fallait la tromper, c'était alors que je fus vrai. « Insensible, laisse-moi, me dit-elle; ce vieillard qui prit soin de mon enfance, qui m'a servi de père, peut vivre encore quelque temps; il faut que j'existe pour lui: je suis morte déjà là, dit-elle en posant la main sur son cœur; mais mes soins lui sont nécessaires; laisse-moi. — Je ne pourrais, m'écriai-je, je ne pourrais supporter ta haine. — Ma haine! me répondit-elle; ne la crains pas, Ximéo; il y a des cœurs qui ne savent qu'aimer, et dont toute la passion ne

retourne que contre eux-mêmes. Adieu, Ximéo; une autre va donc posséder...—Non, jamais; non, jamais, lui dis-je. — Je ne te crois pas à présent, reprit-elle; hier tes paroles m'auraient fait douter du jour qui nous éclaire. Ximéo, serre-moi contre ton cœur, appelle-moi ta maîtresse chérie; retrouve l'accent d'autrefois; que je l'entende encore, non pour en jouir, mais pour m'en ressouvenir : mais c'est impossible. Adieu, je le retrouverai seule, mon cœur l'entendra toujours; c'est la cause de mort que je porte et retiens dans mon sein. Ximéo, adieu. » Le son touchant de ce dernier mot, l'effort qu'elle fit en s'éloignant, tout m'est présent; elle est devant mes yeux. Dieux! rendez cette illusion plus forte; que je la voie un moment, pour, s'il se peut encore, mieux sentir ce que j'ai perdu. Longtemps immobile dans les lieux qu'elle avait quittés, égaré, troublé comme un homme qui vient de commettre un grand crime, la nuit me surprit avant que je pensasse à retourner chez moi; le remords, le souvenir, le sentiment du malheur de Mirza s'attachaient à mon âme; son ombre me revenait comme si la fin de son bonheur eût été celle de sa vie.

« La guerre se déclara contre les Jalloffes; il fallait combattre contre les habitants du pays de Mirza; je voulais à ses yeux acquérir de la gloire, justifier son choix, et mériter encore le bonheur auquel j'avais renoncé; je craignais peu la mort; j'avais fait de ma vie un si cruel usage, que je la risquais peut-être avec un secret plaisir. Je fus dangereusement blessé : j'appris, en me rétablissant, qu'une femme venait tous les jours se placer devant le seuil de ma porte; immobile, elle tressaillait au moindre bruit : une fois j'étais plus mal, elle perdit connaissance; on s'empressa autour d'elle, elle se ranima, et prononça ces mots : « Qu'il ignore, dit-elle, l'état où vous m'avez vue; je suis pour lui bien moins qu'une étrangère, mon intérêt doit l'affliger. » Enfin un jour, jour affreux! faible encore, ma famille, Ourika, étaient auprès de moi : j'étais calme quand j'éloignais le souvenir de celle dont j'avais causé le désespoir; je croyais l'être du moins; la fatalité m'avait conduit, j'avais agi comme un homme gouverné par elle, et je redoutais tellement l'instant du repentir, que j'employais toutes mes forces pour retenir ma pensée prête à se fixer sur le passé. Nos ennemis, les Jalloffes, fondirent tout à coup sur le bourg que j'habitais : nous étions sans défense; nous soutîmes cependant une assez longue attaque; mais enfin ils l'emportèrent et firent plusieurs prisonniers : je fus du nombre. Quel moment pour moi

quand je me vis chargé de fers ! Les cruels Hottentots ne destinent aux vaincus que la mort; mais nous, plus lâchement barbares, nous serons nos communs ennemis, et justifions leurs crimes en devenant leurs complices. Un détachement de Jalloffes nous fit marcher toute la nuit; quand le jour vint nous éclairer, nous nous trouvâmes sur le bord de la rivière du Sénégal : des barques étaient préparées; je vis des blancs, je fus certain de mon sort. Bientôt mes conducteurs commencèrent à traiter des viles conditions de leur infâme échange : les Européens examinaient curieusement notre âge et notre force; pour y trouver l'espoir de nous faire supporter plus longtemps les maux qu'ils nous destinaient. Déjà j'étais déterminé; j'espérais qu'en passant sur cette fatale barque, mes chaînes se relâcheraient assez pour me laisser le pouvoir de m'élancer dans la rivière, et que, malgré les prompts secours de mes avides possesseurs, le poids de mes fers m'entraînerait jusqu'au fond de l'abîme. Mes yeux fixés sur la terre, ma pensée attachée à la terrible espérance que j'embrassais, j'étais comme séparé des objets qui m'environnaient. Tout à coup une voix que le bonheur et la peine m'avaient appris à connaître, fait tressaillir mon cœur, et m'arrache à mon immobile méditation; je regarde, j'aperçois Mirza, belle, non comme une mortelle, mais comme un ange, car c'était son âme qui se peignait sur son visage; je l'entends qui demande aux Européens de l'écouter : sa voix était émue, mais ce n'était point la frayeur ni l'attendrissement qui l'altéraient; un mouvement surnaturel donnait à toute sa personne un caractère nouveau. « Européens, dit-elle, c'est pour cultiver vos terres que vous nous condamnez à l'esclavage; c'est votre intérêt qui vous rend notre infortune nécessaire; vous ne ressemblez pas au dieu du mal, et faire souffrir n'est pas le but des douleurs que vous nous destinez : regardez ce jeune homme affaibli par ses blessures, il ne pourra supporter ni la longueur du voyage, ni les travaux que vous lui demandez; moi, vous voyez ma force et ma jeunesse, mon sexe n'a point énervé mon courage; souffrez que je sois esclave à la place de Ximéo. Je vivrai, puisque c'est à ce prix que vous m'aurez accordé la liberté de Ximéo; je ne croirai plus l'esclavage avilissant, je respecterai la puissance de mes maîtres; c'est de moi qu'ils la tiendront, et leurs bienfaits l'auront consacrée. Ximéo doit chérir la vie; Ximéo est aimé! Moi, je ne tiens à personne sur la terre; je puis en disparaître sans laisser de vide dans un cœur qui sente que je n'existe plus. J'allais finir mes jours, un bonheur nouveau me fait

survivre à mon cœur. Ah ! laissez-vous attendrir, et quand votre pitié ne combat pas votre intérêt, ne résistez pas à sa voix. » En achevant ces mots, cette fière Mirza, que la crainte de la mort n'aurait pas fait tomber aux pieds des rois de la terre, fléchit humblement le genou ; mais elle conservait dans cette attitude encore toute sa dignité, et l'admiration et la honte étaient le partage de ceux qu'elle implorait. Un moment elle put penser que j'acceptais sa générosité ; j'avais perdu la parole, et je me mourais du tourment de ne la pas retrouver. Ces farouches Européens s'écrièrent tous d'une voix : « Nous acceptons l'échange ; elle est belle, elle est jeune, elle est courageuse ; nous voulons la négresse, et nous laissons son ami. » Je retrouvai mes forces ; ils allaient s'approcher de Mirza. « Barbares, m'écriai-je, c'est à moi, jamais, jamais ; respectez son sexe, sa faiblesse. Jaloffes, consentirez-vous qu'une femme de votre contrée soit esclave à la place de votre plus cruel ennemi ? — Arrête, me dit Mirza, cesse d'être généreux ; cet acte de vertu, c'est pour toi seul que tu l'accomplis ; si mon bonheur t'avait été cher, tu ne m'aurais pas abandonnée ; je t'aime mieux coupable, quand je te sais insensible : laisse-moi le droit de me plaindre ; quand tu ne peux m'ôter ma douleur, ne m'arrache pas le seul bonheur qui me reste, la douce pensée de tenir au moins à toi par le bien que je t'aurai fait : j'ai suivi tes destins, je meurs si mes jours ne te sont pas utiles ; tu n'as que ce moyen de me sauver la vie ; ose persister dans tes refus. » Depuis, je me suis rappelé toutes ses paroles, et dans l'instant je crois que je ne les entendais pas : je frémissais du dessein de Mirza ; je tremblais que ces vils Européens ne le secondassent ; je n'osais déclarer que rien ne me séparerait d'elle. Ces avides marchands nous auraient entraînés tous les deux : leur cœur, incapable de sensibilité, comptait peut-être déjà sur les effets de la nôtre ; déjà même ils se promettaient à l'avenir de choisir pour captifs ceux que l'amour ou le devoir pourraient faire racheter ou suivre, étudiant nos vertus pour les faire servir à leurs vices. Mais le gouverneur, instruit de nos combats, du dévouement de Mirza, de mon désespoir, s'avance comme un ange de lumière ; eh ! qui n'aurait pas cru qu'il nous apportait le bonheur ! « Soyez libres tous deux, nous dit-il, je vous rends à votre pays comme à votre amour. Tant de grandeur d'âme eût fait rougir l'Européen qui vous aurait nommés ses esclaves. » On m'ôta mes fers, j'embrassai ses genoux, je bénis dans mon cœur sa bonté, comme s'il eût sacrifié des droits légitimes. Ah ! les usur-

pateurs peuvent donc, en renonçant à leurs injustices, atteindre au rang de bienfaiteurs. Je me levai, je croyais que Mirza était aux pieds du gouverneur comme moi ; je la vis à quelque distance, appuyée sur un arbre, et rêvant profondément. Je courus vers elle : l'amour, l'admiration, la reconnaissance, j'éprouvais, j'exprimais tout à la fois. « Ximéo, me dit-elle, il n'est plus temps ; mon malheur est gravé trop avant pour que ta main même y puisse atteindre : ta voix, je ne l'entends plus sans tressaillir de peine, et ta présence glace dans mes veines ce sang qui jadis y bouillonnait pour toi ; les âmes passionnées ne connaissent que les extrêmes ; l'intervalle qui les sépare, elles le franchissent sans s'y arrêter jamais : quand tu m'appris mon sort, j'en doutai longtemps ; tu pouvais revenir alors ; j'aurais cru que j'avais rêvé ton inconstance ; mais maintenant, pour anéantir ce souvenir, il faut percer le cœur dont rien ne peut l'effacer. » En prononçant ces paroles, la flèche mortelle était dans son sein. Dieux qui suspendîtes en cet instant ma vie, me l'avez-vous rendue pour mieux venger Mirza par le long supplice de ma douleur ! Pendant un mois entier, la chaîne des souvenirs et des pensées fut interrompue pour moi ; je crois quelquefois que je suis dans un autre monde, dont l'enfer est le souvenir du premier. Ourika m'a fait promettre de ne pas attenter à mes jours ; le gouverneur m'a convaincu qu'il fallait vivre pour être utile à mes malheureux compatriotes, pour respecter la dernière volonté de Mirza, qui l'a conjuré, dit-il, en mourant, de veiller sur moi, de me consoler en son nom : j'obéis, j'ai renfermé dans un tombeau les tristes restes de celle que j'aime quand elle n'est plus, de celle que j'ai méconnue pendant sa vie. Là, seul quand le soleil se couche, quand la nature entière semble se couvrir de mon deuil, quand le silence universel me permet de n'entendre plus que mes pensées, j'éprouve, prosterné sur ce tombeau, la jouissance du malheur, le sentiment tout entier de ses peines ; mon imagination exaltée crée quelquefois des fantômes ; je crois la voir, mais jamais elle ne m'apparaît comme une amante irritée. Je l'entends qui me console et s'occupe de ma douleur. Enfin, incertain du sort qui nous attend après nous, je respecte en mon cœur le souvenir de Mirza, et crains, en me donnant la mort, d'anéantir tout ce qui reste d'elle. Depuis deux ans, vous êtes la seule personne à qui j'aie confié ma douleur : je n'attends pas votre pitié ; un barbare qui causa la mort de celle qu'il regrette, doit-il intéresser ? Mais j'ai voulu parler d'elle. Ah ! promettez-moi

que vous n'oublierez pas le nom de Mirza; vous le direz à vos enfants, et vous conserverez après moi la mémoire de cet ange d'amour, et de cette victime du malheur. » En terminant son récit, une sombre rêverie se peignit sur le charmant visage de Ximéo; j'étais baigné de pleurs, je voulus lui parler. « Crois-tu, me dit-il, qu'il faille chercher à me consoler? crois-tu qu'on puisse avoir sur mon malheur une pensée que mon cœur n'ait pas trouvée? J'ai voulu te l'apprendre, mais parce que j'étais bien sûr que tu ne l'adoucirais pas; je mourrais si on me l'ôtait, le remords en prendrait la place, il occuperait mon cœur tout entier, et ses douleurs sont arides et brûlantes. Adieu, je te remercie de m'avoir écouté. » Son calme sombre, son désespoir sans larmes, aisément me persuadèrent que tous mes efforts seraient vains; je n'osai plus lui parler, le malheur en impose; je le quittai le cœur plein d'amertume; et pour accomplir ma promesse, je raconte son histoire, et consacre, si je le puis, le triste nom de sa Mirza.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MADAME LA BARONNE

DE STAËL-HOLSTEIN

TOME I